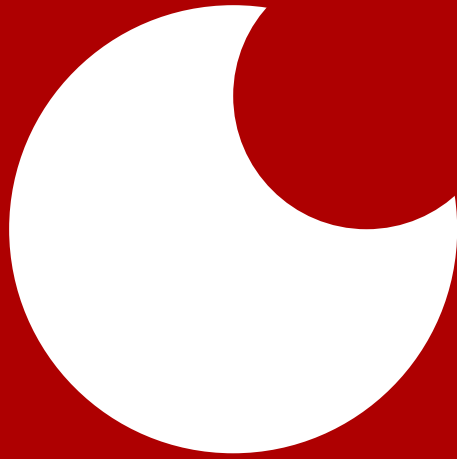


UNE NOUVELLE



LA MALICE

SOPHIA BORIS EL KERDINI

U N E N O U V E L L E

LA MALICE

Sophia Boris El Kerdini

CHAPITRE UN

- Voici vos cachets ma grande, fit la voix de l'infirmière chargée de distribuer les calmants de Hind pour la soirée. Et faites attention à ne pas vous étouffer avec cette fois-ci.

Hind était la plus ancienne résidente du Centre. Les quelques touffes de cheveux gris parsemées sur son crâne, son menu corps régulièrement saisi de tremblements séniles, en plus de son regard constamment égaré, lui donnaient une apparence franchement tourmentée. Néanmoins, ils révélaient aussi le nombre extraordinaire et inhabituel d'années passées à errer dans l'immense tour du Centre, notre résidence actuelle.

Personne ne connaissait la véritable histoire de la vieille Hind, mais tout le monde savait pour quelle raison exactement elle était ici. Nous partagions toutes la même ; c'est ce qui arrive lorsqu'on provoque la colère du Bureau.

Peu importe les rumeurs qui circulent au sujet de la vieille Hind, qu'elle ait été témoin des premières vagues du régime rebelle, qu'elle soit née dans le Centre, ou encore qu'elle ait été employée au service du Bureau, elle avait fini par lui ronger l'esprit, par le réduire en compote, jusqu'à en oublier son propre nom. Et aujourd'hui, elle était condamnée à déambuler d'un couloir à l'autre en divaguant solitairement à voix basse, telle une vieille folle demeurée. Personne ne comprenait lorsqu'elle parlait, si parler incluait aussi ses hurlements nocturnes.

- Sophia ne la fixe pas trop, tu sais comment elle devient quand on la fixe trop, me murmure Lylekh.

Je baisse les yeux, mais au bout d'un moment je les relève malgré moi.

Bien qu'elle paraissait inoffensive, la vieille Hind était évitée par toutes les autres résidentes, ce qui explique que personne n'ait osé jusque là se joindre à sa table pour la pause. Et pour cause, chaque jour elle était réglée sur une humeur différente de la veille, ce qui la rendait imprévisible, et parfois même dangereuse.

La première fois que je suis arrivée au Centre et que je l'ai vu, elle était accroupie dans un coin en train de mastiquer goulûment ce que j'avais d'abord pris pour un fruit juteux, avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'une oreille d'origine humaine.

Le liquide sombre et poisseux qui dégoulinait des commissures de ses lèvres, son regard vorace qui convoitait déjà la seconde oreille de sa victime, une jeune infirmière apprentie qui avait probablement changé de carrière depuis longtemps, me firent réaliser, véritablement pour la première fois, l'étendue du pouvoir qu'elle pouvait avoir sur nous.

- Sophia, mais enfin ! fit de nouveau la voix agacée de mon amie.

Je me résigne enfin à détourner le regard et le porte plutôt sur la vallée rêche, triste et ennuyeuse, qui s'étendait à perte de vue et qui nous entourait en guise de jardin.

Les murs de la salle commune forment d'immenses vitres en verre immaculé, si clair que nous avons presque le sentiment d'être dehors. Mais non, nous sommes à l'intérieur, et un monstrueux portail orné d'une vilaine grille en fer forgé nous barre le chemin vers notre liberté.

Lylekh devine mes pensées.

- Nous y sommes presque, me dit-elle dans son délicieux accent.

- Je ne veux pas finir comme elle Lylekh.

- Ne désespère pas, je t'en prie.

- Tout ça parce que mon mioche de frère n'a pas su garder sa langue dans sa poche.

Le souvenir de mon frère alertant l'Institut à cause de quelques gouttes de sang me remplit d'amertume, et je sens le souffle de Lylekh broser furtivement ma joue. Elle n'a pas le droit de me toucher, aucun contact physique n'est permis à l'intérieur du Centre.

- Tu sais bien que ce n'était qu'une question de temps avant que d'autres ne le découvrent, me souffle-t-elle. Personne ne peut garder un tel secret bien longtemps.

Oui, je le sais. La couleur pourpre est traîtresse, et vouloir la dissimuler ne fait que la rendre encore plus apparente... plus outrageante. De plus, les affiches placardées sur tous les murs de notre sphère ne laissent aucun doute sur ses symptômes.

- Et puis, tu sais ce qui attend ceux qui ne la déclarent pas, renchérit mon amie en adoptant un ton grave.

À ce rappel, je ne peux m'empêcher de me mordre violemment la lèvre inférieure.

Bien sûr. Les écrans tournés en boucle sur les écrans des hauts bâtiments du Bureau sont unanimes et n'usent d'aucun euphémisme pour informer le public du châtiment réservé à quiconque ne la déclarant pas, ou pire, la mort dans le cas de ceux qui obstruent ce genre d'information. C'était la première loi de l'Union à ne jamais enfreindre. La Déclarer, toujours. Déclarer la Malice.

Je fus tout à coup étrangement soulagée que mon frère n'ait pas accepté de devenir mon complice. S'il avait été puni à cause de moi, je ne me le serais jamais pardonnée. Après tout, il n'avait que dix ans. Et de toute évidence, la Malice n'épargnait aucune fille, tôt ou tard la maladie finissait par nous rattraper toutes. Et alors, nous devions nous soumettre à la seconde loi de l'Union, celle d'intégrer l'Institut.

Je regarde autour de moi les autres adolescentes résidentes au Centre. Si nous sommes ici c'est parce que nous avons refusé de nous y soumettre. Mais en faisant cela, nous avons aussi refusé le traitement, accordé seulement à celles qui honorent l'Union.

Mes souvenirs remontent tout à coup à la période où encore enfant, j'entendais mes parents planifier mon futur.

« Elle sera parfaite pour la Maison des Fertiles », répétait inlassablement ma mère en prônant que j'avais la fibre maternelle. Mon père quant à lui louait l'habileté de mes mains et m'encourageait à pencher pour la Maison des Prodiges. Tous les deux arguaient ainsi pendant des heures, tandis que l'option d'intégrer la Maison des Pieuses demeurait très souvent délaissée.

Contrairement aux garçons, nous n'étions pas arrachées à la chaleur de

nos foyers, dès l'âge de cinq ans, pour subir une éducation qui ne ferait que chambouler nos humeurs fragiles et épuiser nos esprits délicats.

Nous portons l'harmonie de l'Union sur nos épaules, selon les affiches du Bureau, et une simple école ordinaire ne pouvait nous préparer à l'avenir considérablement fabuleux auquel nous étions destinées. Mais l'Institut lui, pouvait.

- Ce soir. Tiens toi prête.

La voix de Lylekh m'arrache à mes pensées. Je hoche rapidement la tête en guise de réponse et me force à maintenir une respiration normale.

Les poils sur ma nuque se dressent. Mon excitation est trop grande, mais la peur de se faire prendre aussi.

Je me demande si d'autres filles ont déjà tenté l'expérience avant nous. Ici, nous avons toutes cela en commun que l'on rêvait d'être libres. Mais beaucoup finissent par craquer et ce, dès leur premier trimestre. Généralement, un seul coup d'œil sur l'état de la vieille Hind suffit amplement à amenuiser la volonté de certaines et à réduire leur fierté. Assez pour implorer le Pardon du Bureau, assez pour que celui-ci leur soit accordé et pour qu'elles soient de nouveau réintégrées dans l'Institut.

Pour celles qui restent, celles qui continuent la lutte, la présence de la vieille Hind demeurerait un rappel lancinant de ce qui nous attendait si nous ne nous soumettions pas rapidement à l'Ordre de l'Union.

La Malice suit son propre cycle et chaque fille en subira les excès. Tant que l'on sera privées du traitement c'est la promesse que le Bureau nous fait.

Les tintements de la cloche annonçant l'heure du souper me rappellent brutalement à la réalité.

- Mesdemoiselles, veuillez former vos rangs, je vous prie. N'oubliez pas de bien présenter vos bracelets aux moniteurs.

Les infirmières sont courtoises et polies. Jamais je ne les ai vu se mettre en colère ni perdre patience, même avec la vieille Hind. Elles évoluent autour de nous dans une grâce surhumaine que parfois je me demande si elles sont vraiment réelles. La formation qu'elles ont reçu à l'Institut y est sûrement pour quelque chose ; toute infirmière de l'Union digne de ce nom est issue de la Maison des Prodiges, ou alors c'est un des effets secondaires du traitement contre la Malice.

Les écrans autour de nous suspendent momentanément les annonces prêchant les valeurs de l'Institut, et font défiler le fonctionnement du bracelet métallique que l'on nous a scellé autour du poignet, et ce dès notre arrivée.

Comme indiqué sur un des écrans, je tends le mien au-dessous d'un des moniteurs fixé à une longue tige plantée dans le sol. Une fente s'ouvre immédiatement dans le mur et pousse un plateau garni d'une masse suspecte dans ma direction.

- Génial ! Encore de la purée, s'exclame Sarah, une résidente depuis deux semaines dont l'apparence prétend à une dure à cuire ; je le vois dans sa manière de se tenir droite en redressant exagérément les épaules comme si elle cherchait à les élargir au maximum.

- Avec un peu de sel ça devrait avoir moins mauvais goût, fait la petite voix d'une fille qui se tient à côté d'elle d'un air coupable, comme si le mécontentement de Sarah était de sa faute.

Cette dernière émet un grognement en joignant les poings sur les hanches et lorgne le plateau d'un regard mauvais.

- Ce n'est pas ça qui va m'empêcher de purger ma peine, affirme-t-elle en arrachant sauvagement une bouchée avec sa main. S'il faut bouffer de la purée tous les jours alors je la boufferai leur foutue purée !

Sur quoi, elle engloutit la part et l'avala en prenant soin de darder l'objectif de la caméra installée au coin de la salle à manger en guise de défi.

À son geste, quelques filles poussent des exclamations de surprise pointées d'admiration, avant de s'installer autour d'une table qu'elle avait clairement l'air de présider.

- Allons, allons mesdemoiselles. On ne parle pas la bouche pleine, les réprimande une infirmière dans un sourire imperturbable.

Puis, se baissant au niveau de Sarah, elle murmura quelque chose dans l'oreille de celle-ci.

- Que je ne pousse pas la plaisanterie plus loin, sinon quoi ? s'écria l'adolescente en haussant impunément le ton.

Elle n'eut néanmoins pas le loisir de pousser son impertinence plus loin. Son corps, devenu subitement raide, gisait déjà au sol, secoué de soubresauts. Ses dents, serrées, retenaient ses cris de douleur qui se transformèrent bientôt en une succession de hoquets étouffés, cependant qu'une légère écume se formait autour de sa bouche.

Une terrible angoisse s'empara des résidentes qui observaient leur camarade émerger lentement de sa souffrance. Les yeux agrandis de terreur, Sarah réalisait à peine ce qu'elle venait de subir.

La crise avait à peine duré une bonne minute, mais les effets infligés à son corps s'imprégnèrent dans les mouvements de la jeune fille qui eut du mal à se tenir debout sans s'appuyer sur les bras qu'on lui offrait.

- Allons, allons, mesdemoiselles, on rejoint sa place et on termine son souper, annonce calmement une des infirmières.

Pour celles qui s'étaient déjà posées la question et qui ne comprenaient pas comment un endroit tel que le centre pouvait être dépourvu de gardes, le choc de la réponse était terrible. Nos bracelets ne servaient pas qu'à ouvrir des fentes dans des murs pour recevoir nos plateaux repas, ils servaient aussi à nous neutraliser lorsque nous devenions violentes ou incontrôlables, réactions normales de notre colère face à notre confinement mais aussi et surtout, manifestations imprévisibles des cycles de la Malice.

À tout instant, une infirmière pouvait utiliser le dispositif qu'elle gardait en permanence autour du cou. Une fois activé, une décharge électrique traverse le corps de sa victime, plante ses crocs dans sa chair, avant de s'attaquer aux nerfs et aux tendons. Les picotements d'abord supportables se transforment rapidement en de virulentes sensations de brûlures acerbes. Les sens demeurent paralysés pendant toute la durée de la crise tandis que des

déchirures exécrables atrophient les muscles plusieurs minutes durant.

Un lourd silence s'était abattu sur la salle durant lequel Sarah reprenait docilement sa place à table en titubant.

Elle prit soin d'avaler sa purée, en usant cette fois-ci des bons ustensiles, et elle termina son repas sans ronchonner une seule fois. Mais le mince sourire au coin qu'elle arborait révélait qu'il lui faudrait encore engloutir plusieurs décharges avant d'assimiler véritablement la leçon.

Je n'aime pas beaucoup Sarah. Elle est trop bavarde et hausse toujours le ton pour des futilités. Mais surtout, je la suspecte de ne pas très bien saisir la gravité de notre situation. Encore moins d'appréhender le véritable sens de notre présence au Centre. Elle est trop avide de l'attention et de l'admiration des autres pour s'en soucier. Elle est là pour les mauvaises raisons. Le Centre n'est pas l'endroit idéal pour se faire des groupies.

À chaque cycle, la Malice raffermirait un peu plus sa poigne autour de notre esprit pour en extraire jusqu'à son dernier jus de lucidité. Et Sarah le comprendra bientôt. Je le sais car j'en suis à mon neuvième cycle.

Après le dîner nous sommes dirigées vers la bibliothèque pour « apaiser nos esprits » comme aiment à le dire les infirmières.

L'endroit est infesté de livres catégorisés selon la nature de leur contenu.

J'étouffe un fou rire en passant devant un rayon entièrement dédié à la contribution des Maisons à rendre le destin des femmes plus honorable. Je sélectionne un livre au hasard et m'accorde quelques minutes pour examiner ses lignes. Le passage réservé aux témoignages des jeunes filles ayant réussi à accomplir les cinq années de la Maison qui les a accueillies attire particulièrement mon attention. Leur gratitude envers l'Institut est si touchante que l'espace d'une fraction de seconde j'ai presque envie de croire que cette école est vraiment un endroit merveilleux.

- Mesdemoiselles, je vous souhaite à toutes la bienvenue à l'Institut. Si vous êtes là aujourd'hui, ce n'est pas le fruit du hasard. Si vous êtes là, c'est que vous avez mérité votre place.

La voix de la directrice de l'Institut crisse contre les bordures de ma mémoire, aiguë, perçante mais ferme, tout comme sa personne.

- Chacune de vous a choisi de placer sa confiance dans les lois de notre Union. Des lois qu'il a fallu instaurer dans la sueur et le sang.

La directrice se tait et s'éclaircit légèrement la gorge à ce moment-là, et une des institutrices accourt vers elle, un verre d'eau à la main. Elle s'abreuve d'une, puis de deux gorgées, et s'accorde une pause pour donner un effet plus solennel à la suite de ses propos.

Durant ce temps, nous osons à peine bouger dans nos rangs. Debout sur son estrade, souveraine, la directrice de l'Institut nous intimide et avant même d'avoir commencé les premiers cours de l'année, nous cherchons déjà à obtenir son approbation.

- La guerre contre la Malice, je le sais, n'est pas encore achevée, reprend-elle d'une voix métallique. Mais la peur, le doute, l'insécurité... tout cela, aujourd'hui, est terminé !

La voix vibre avec passion, et nous résistons toutes difficilement à l'envie d'applaudir.

- Le traitement que l'Institut vous prodigue contre la maladie est la première lumière que vous y recevrez, mais ensuite ! Ensuite mesdemoiselles, ce sera à votre tour de respecter vos engagements.

Je sens les filles de ma sphère frissonner d'impatience. De délicieux vertiges me saisissent moi-même à l'idée de découvrir enfin ce monde extraordinaire et mystérieux que l'on nous avait promis depuis si longtemps.

- Que les sacrifices qui ont été faits ne soient pas vains, reprend sévèrement la voix de la directrice. Faites preuve de modestie. Faites preuve de reconnaissance. Honorez l'Union. Honorez ses lois.

Tout comme ma mère et sa mère avant elle, mon choix s'était tout naturellement porté sur la Maison des Fertiles.

Mes attentes excédaient à peine l'idée que j'allais être sauvée et que j'allais servir loyalement l'Union en témoignage de ma reconnaissance. Mais c'était là une pensée naïve et pathétique de ma part de croire que le Bureau orchestrait pour notre intérêt. Nous étions asservies, tenues en laisse par une pilule magique, enchaînées par l'illusion que nous avions le choix.

Le goût amère de la désillusion me retourne l'estomac et je continue à éplucher les autres volumes jusqu'à arriver à la partie relatant les origines de la Malice, la miraculeuse découverte du traitement à vie à défaut d'un remède, et les dangers de la maladie au cas où celle-ci n'est pas contrôlée.

Des images de femmes comprimées de force dans des camisoles, le visage usé, maussade, haineux, le regard hystérique, fou ou absent, remplissent les pages. Leur violence est si puissante qu'elle me pénètre et traverse jusqu'aux pores de ma peau et me rappellent la vieille Hind. Je referme rapidement le livre, au bord de la nausée. Cette mort lente et disgracieuse, c'est là quelque chose que je ne laisserai jamais m'arriver. Jamais.

Je dépose le livre avec dégoût et passe dans le rayon de l'Histoire, la seule catégorie valant véritablement la peine d'être considérée.

C'est dans ce rayon-là que Lylekh et moi déposons secrètement nos messages codés. Juste entre la guerre menée contre le mouvement incendiaire des Malicieuses et la genèse d'une nouvelle Union. Tout y est détaillé.

Depuis l'ordre concrétisé de l'installation des sphères selon la lignée de chaque famille, en passant par les deux lois sacrées votées par le Bureau pour contrer la naissance d'un nouveau mouvement, à l'élaboration de l'Institut et de ses Maisons. Le tout dans le but uni et sacré de rendre l'Union de nouveau une nation sûre.

Je remarque qu'un tome est légèrement décalé par rapport aux autres et le saisis. C'est le livre que je cherchais.

Je glisse mes doigts entre les feuilles en priant que les bruits tapageurs de mon cœur n'atteignent pas les oreilles des infirmières, et parcourt les pages en scrutant, littéralement, chaque coin. Le message que Lylekh m'a laissé y figure quelque part.

Je remarque enfin les pages cornées et me répète intérieurement les chiffres

qui y correspondent, en attendant de les reformer plus tard dans une phrase cohérente. Lorsque je termine, je continue de feuilleter négligemment le livre afin de n'éveiller aucun soupçon puis finis par le reposer à sa place.

- Mesdemoiselles, on rejoint l'ascenseur ! Il est bientôt l'heure de l'extinction des feux, nous annoncent les voix monocordes des infirmières.

En quelques minutes, les groupes se forment selon l'étage de chacune, puis les portes métalliques s'ouvrent et les cabines défilent en annonçant leurs destinations.

- Premier étage. Aile Est.

C'est l'adresse de mon corridor.

Je m'engouffre silencieusement à l'intérieur de l'ascenseur en résistant à la tentation de jeter un coup d'œil vers le groupe de Lylekh. Elle ne montera que dans la dernière cabine à destination du huitième étage/aile Ouest.

Les portes se referment et nous montons en spirale.

Les hauts parleurs de la cabine font passer les psaumes de l'Union en boucle et nous demeurons silencieuses.

Quelques filles ont la mine taciturne. Leur regard est rivé sur leurs pieds et elles paraissent fatiguées, abattues, le moral érodé. Elles ne comprennent plus les raisons de leur révolte. Leur résolution s'estompe et le sens de leur action est en train d'osciller entre la peur de finir leur vie au Centre et l'angoisse de subir l'évolution d'une maladie imprévisible.

Un léger ronflement de moteur annonce que nous sommes en train de nous ranger sur le côté pour céder le passage aux autres cabines, puis les portes s'ouvrent enfin sur notre corridor.

Au même instant, une fille tombe subitement à genoux et hoquette violemment. Les infirmières se démènent pour la remettre sur ses pieds tandis que les autres résidentes se mettent rapidement autour d'elle en l'incitant à tenir bon avec des mots d'encouragement qui, à force de les avoir répétés, résonnent en échos creux au fond d'elles-mêmes.

Les sanglots de la jeune fille redoublent de violence et je franchis le seuil de la cabine en refusant de me retourner sur le spectacle douloureux de sa chute. Je sais que demain elle implorera le pardon du Bureau, et je ne peux m'empêcher de la mépriser pour sa faiblesse et pour toutes les remises en question qu'elle suscitera dans l'esprit des autres filles dont la volonté est déjà bien fragile.

Je serre les poings et enfonce mes ongles dans ma peau, quoi qu'il arrive, moi je n'abandonnerai pas. Et bientôt, bientôt je serais loin de cet endroit maudit.

Chaque étage est pourvu d'un seul et unique corridor. De sorte que vu de loin, la tour ressemble à un escalier en colimaçon gigantesque dont chaque marche représente un bloc compact pouvant accueillir jusqu'à une vingtaine de résidentes.

Le choix d'une telle structure n'est pas un hasard. Elle assure une isolation complète entre chaque groupe, des groupes dont les membres eux-mêmes ont été soigneusement sélectionnés ; les filles ayant développé des affinités entre

elles ne feront jamais parties du même groupe.

Je me dirige vers ma cellule d'un pas lourd et déterminé. Cellule. Le Bureau n'emploie jamais ce terme. La communication qui passe au sujet du Centre sur les écrans de nos foyers renvoie l'image d'un endroit dont la principale intention est de nous aider, voire de nous protéger. Nos cellules sont des chambres. Nos corridors, des dortoirs de rédemption. Le centre, une seconde chance de réaliser le bon choix.

En réalité, il n'y a pas à se méprendre, le Centre est bel et bien une prison, et le Bureau met toute sa bonne volonté pour nous "aider" à considérer l'Institut comme notre seule et unique échappatoire.

Nous sommes privées des visites de nos proches et amis, nous n'avons pas le droit de franchir le portail unique de notre résidence, et aucun contact avec le monde extérieur n'est autorisé. À moins bien sûr que l'on considère l'agent du Bureau envoyé tous les matins pour nous faire le serment journalier dans la salle des conférences sur la sacralité des lois de l'Union.

Nous sommes guettées, examinées, surveillées de près. La pression est présente, subtile, sournoise, latente. À qui finira comme la vieille Hind, ou mènera sa lutte jusqu'au bout.

Ma cellule se trouve au fond du couloir et je n'ai pas à ouvrir de porte. Toutes les pièces en sont curieusement dépourvues ; une autre manière quelque peu perverse de donner l'illusion que nous demeurions libres. Mais c'est faux. Nos bracelets ont aussi pour fonction de localiser nos positions où que l'on soit... ou presque.

Notre imagination, elle, échappe à leurs radars, et nos yeux peuvent encore regarder au-delà de la position de notre corps. L'espace n'est pas l'unique dimension possible pour se déplacer. C'est Lylekh qui m'a appris cela.

Je m'allonge sur mon lit et feins une respiration normale en attendant le passage des deux infirmières chargées d'effectuer la dernière ronde ; malgré nos bracelets, ce genre de redondance est nécessaire.

En dépit de notre condition, nos cellules ont tout ce qu'il y a de plus ordinaire. La mienne, copie parfaite de toutes les autres, comporte un lit, une commode et une armoire.

Toute cellule est exempte de décoration. Tout ornement susceptible de se transformer en objet dangereux, comme par exemple une arme tranchante, a été éliminé par avance de la pièce. De sorte que l'unique fenêtre, qui prend place sur tout le mur opposé à l'entrée pour renforcer l'illusion perverse de notre liberté, seule, pouvait servir.

Malgré l'opacité de son verre indestructible, je peux la traverser. Et je le fais.

Je vois le ciel, les étoiles, la nuit. Je déploie mes ailes et me précipite vers eux. Je ne sens pas le souffle du vent contre mon visage. Mon corps est resté à l'intérieur de ma cellule. Mais il n'y a personne pour m'interdire de grimper les étages et je continue de monter. J'accélère l'allure jusqu'en haut, puis suspends mon vol. J'attends.

Une lumière s'allume enfin. C'est Lylekh.

Je me mets à l'affût du signal qui m'indiquera que je peux moi aussi me glisser hors du lit pour reprendre mon itinéraire nocturne habituel.

Un léger grincement me parvient depuis l'ascenseur, c'est le signal que les infirmières ont regagné le rez-de-chaussée, l'étage dans lequel elles logent. Et c'est mon signal.

Je me faufile à pas feutrés hors de ma cellule. Le couloir est éclairé par des points lumineux plantés au sol qui mènent jusqu'à la salle de bain commune.

De ma cellule jusqu'à la salle de bains, je suis obligée de traverser tout le couloir. Et c'est une heureuse opportunité. Mon bracelet ne fera qu'enregistrer que j'ai eu une envie pressante au milieu de la nuit pour utiliser les toilettes.

Je regarde devant moi, l'air passible, l'attitude légèrement désinvolte. Je sais que les caméras surveillent le moindre geste curieux de ma part. Mais mon champ de vision, lui, est plus large, il capte par la même occasion les autres cellules. Les numéros inscrits dessus forment une combinaison qui changent tous les soirs après minuit, mais les chiffres que Lylekh a indiqué sur les pages cornées, indiquent les positions des chambres que je dois identifier. Et mentalement, par une combinaison de x et de y, comme elle me l'a enseigné, j'identifie celles qui correspondent et mémorise leurs combinaisons.

Une fois arrivée à la salle de bain, je présente mon bracelet à l'entrée. Une lumière tamisée s'allume pour éclairer la ligne des robinets suspendus au-dessus des bassins ovales transparents, et je me dirige vers le fond de la salle, du côté des toilettes, elles aussi dépourvues de portes. Je laisse couler l'eau. Il n'y a pas de caméras, preuve de décence inhabituelle aux manières du Bureau, mais l'endroit est infesté de micros.

Quelques semaines auparavant, alors que nous étions à la bibliothèque en train de feuilleter quelques brochures du Centre, Lylekh avait fait une remarque qui changea à tout jamais notre position. Nous n'étions plus des victimes, assujetties à leur pauvre sort, nous pouvions enfin agir, prendre véritablement notre destin en main. Lorsqu'elle m'en avait fait part, une lumière m'était apparue au bout du tunnel dans lequel je sombrais depuis un an. Et j'étais prête à suivre son plan jusqu'au bout et même s'il arrivait qu'il échoue, je ne comptais pas passer un autre jour de plus dans cette tour sinistre. Mais ce plan je ne le partage qu'avec moi-même.